

**Extrait de : "Emprirische Psychologie nach naturwissenschaftlicher Methode", 2te. Auflage, §§77-78, Hamburg und Leipzig, Voss, 1898[1842], pp. 201-205 [sections consacrées au concept de « sentiment partagé » (Mitgefühl)].**

Moritz Wilhelm Drobisch, 1842  
traduit par David Romand , le 20/07/2011

§77. On ne peut nier que l'appréhension poétique des choses, qui augmente notre considération pour elles, nous les rend plus intéressantes. Ceci n'est évidemment pas sans rapport avec la spiritualisation, c'est-à-dire l'humanisation en vertu de laquelle les objets nous apparaissent plus proches. Nous sommes alors confrontés à un sentiment particulier provenant également de l'association, en d'autres termes, à la sympathie, au sentiment partagé, à la considération, ce qui revient à partager aussi bien la peine et que la joie. Le fait que l'on présuppose dans les deux cas un être sensitif, c'est-à-dire un homme ou un animal, va de soi au fond : c'est bien ce que veut dire le terme. Il arrive néanmoins que les fleurs bien-aimées soient traitées par la sensibilité poétique avec une délicatesse qui n'est réservée qu'au bichon, et lorsque qu'un chêne vénérable tombe sous les coups de hache d'un bûcheron, l'appréhension poétique n'est pas sans se manifester au travers d'une sorte de sentiment partagé. Dans la plupart des cas, le partage de la peine, comme celui de la joie, n'a de sens que pour les cœurs en communion, alors que dans le cas contraire on a généralement plutôt affaire à de l'envie et à de la jalousie. Seules les natures grossières réussissent à ne pas compatir à la douleur de leurs ennemis, et seuls les êtres les plus abjects peuvent se délecter de la douleur d'autrui. Le sentiment partagé se rapporte à ce qu'il y d'agréable ou de désagréable (déplaisir) chez autrui, il s'agit toujours de la reconstitution en nous d'un état d'âme étranger. La perception de la souffrance corporelle de l'homme et de l'animal suscite en nous des sensations analogues. Les jeux innocents des enfants, le bonheur domestique d'un jeune couple, nous font de nouveau savourer ce que nous avons autrefois savouré et ressenti. Le partage de la peine et de la joie n'en est pas moins un état d'âme essentiellement différent : on assiste en ce cas à une augmentation du sentiment qui dans l'autre cas ne se produit pas ou est remplacé par son contraire. En effet, la compassion n'est pas simplement la reconstitution d'une douleur étrangère, dans la mesure où celle-ci évoque aussitôt une tendance par laquelle nous éprouvons de l'aversion à nous en détourner. Mais si la perception excitant le sentiment partagé se maintient, alors cette tendance reste sans effet et un second sentiment douloureux se manifeste alors, celui de la pression, de l'inhibition, de la résistance, que nous avons déjà caractérisé précédemment. On assiste alors à une augmentation et à un renforcement des sentiments de répugnance. Il en va différemment avec le partage de la joie. Celui-ci ne peut qu'être innocent, il ne s'agit plus pour nous de prendre part au plaisir que nous percevons. Le père ne peut plus se divertir comme autrefois des jeux de ses enfants, il ne s'amuse de leur joie et ne s'en délecte que dans la mesure où il se rappelle avoir été autrefois enchanté par un jouet. La mère de famille se réjouit des fiançailles de sa fille, mais pour elle le temps des amours de jeunesse est bien révolu. Là où au contraire les plaisirs sont perçus, lorsque l'observateur en est encore capable ou ne veut pas renoncer à eux, alors le plaisir partagé provoque bien un sentiment de plaisir mais alors très atténué, quand il n'est pas totalement confus. L'amie du même âge que la fiancée, quand bien même ne lui envierait-elle pas son beau parti, partage au autre type de joie que sa mère. Même si elle partage le sentiment de félicité de la fiancée, son cœur n'est pas encore satisfait, seule l'attente d'un bonheur similaire s'éveillera en elle. Il va de soi que tout ceci ne peut être modifié de manière significative que par l'exercice de la réflexion et des bons sentiments. On peut étouffer dans l'œuf les désirs qui compromettent l'accomplissement du plaisir partagé et tarir la jalousie à la source. La satisfaction permet bien sûr d'offrir un sentiment moral d'approbation et de maîtrise de soi, lequel peut fortement augmenter la violence du tempérament. Ce n'est que par ce moyen artificiel que le partage de la joie peut s'élever là où la compassion parvient d'elle-même. En revanche, la violence de la compassion est tempérée par le biais de la réflexion dans le cas où elle ne permet pas à l'aversion de se manifester, et par là étouffe dans l'œuf le sentiment douloureux provenant de son non-accomplissement, à la place duquel se produit un sentiment de force morale qui s'harmonise d'autant mieux avec l'impression désagréable. C'est rempli de compassion et d'horreur que l'homme plein de sensibilité se détourne de la plaie béante de son prochain : il y est poussé par la douleur partagée convertie en aversion, alors que l'infirmier, au début à l'aide de la réflexion (laquelle lui dit alors que celui qui fuit est celui qui manifeste le moins de compassion), ensuite par habitude, ne se laisse pas gagner par une telle répugnance, et de ce fait étouffe le sentiment partagé tant et si bien que l'observateur peut croire à de l'insensibilité.

§78. Il nous faut encore parler de l'apparition du sentiment partagé et des circonstances qui lui sont favorables ou défavorables. Son origine réside avant tout dans la perception de la représentation du plaisir ou de la douleur chez un autre individu sensitif : c'est ainsi que la pure représentation d'un être souffrant nous pousse à nous mettre en accord avec le sentiment partagé, ainsi que nous pouvons le remarquer quand nous portons de la considération aux personnes chlorotiques, ou lorsque nous mésinterprétons certaines de nos observations, comme par exemple quand nous regardons des personnes épileptiques ou des enfants secoués de spasmes, auquel cas nous considérons leurs convulsions comme les signes de la douleur la plus insoutenable. Ces représentations et ces perceptions reconstituent alors en nous des états sensibles plus ou moins vivaces, pour devenir nos propres souffrances et nos propres joies. Plus complètement nous sommes en mesure de nous mettre à la place de celui qui souffre ou de celui qui éprouve du plaisir, mieux nous comprenons les signes extérieurs de son plaisir ou de sa douleur, et plus nous partageons nos sentiments avec lui. Notre sentiment partagé se manifeste le plus fortement vis-à-vis des individus de notre propre espèce, les hommes, et, toute chose égale par ailleurs (par exemple indépendamment des augmentations et des diminutions que l'amour ou la haine peuvent susciter), surtout vis-à-vis de ceux qui sont les plus proches de nous. Naturellement, la cruauté dépourvue de sentiment du marchand d'esclaves et du planteur à l'endroit des Noirs trouve son origine, au moins en partie, dans l'opinion selon laquelle on aurait ici affaire, à proprement parler, à une créature d'une autre espèce. Il en va de même pour le traitement rigoureux infligé à l'étranger par de nombreux peuples sauvages, lesquels font justement l'objet d'une plus grande attention de la part des nations civilisées, parce que celles-ci, au lieu de craindre l'étranger, prennent en considération sa détresse, et apparaissent encore plus touchés par sa douleur lorsqu'il est malade ou est en danger. Mais l'on doit ici aussi tenir compte de la cruauté des enfants envers les animaux. Notre sentiment partagé est d'autant plus grand que nous

avons-nous-même ressenti des états similaires : car les souvenirs de ceux-ci sont alors reproduits par la perception, tandis que là où de tels souvenirs sont absents, on ne trouve que des représentations indéterminées. Le manque d'imagination est parfois aussi la raison du manque de considération. Les personnes de ce type n'éprouvent rien en regardant celui qui souffre, elles sont nées pour être des bourreaux. Il n'est pas difficile à comprendre que l'égoïsme, le narcissisme, font obstacle au sentiment partagé, attendu que l'attention de l'égoïste n'est jamais orientée que vers son propre avantage ou désavantage et qu'il n'est pas dans ses habitudes de s'enquérir du besoin ou de la souffrance d'autrui, dont il ne tient absolument aucun compte et dont il ne peut avoir aucun sentiment à l'esprit.